

L'ANALYSE STATISTIQUE IMPLICATIVE ET SON UTILISATION EN SCIENCES HUMAINES : APPORTS À LA RECHERCHE EN PSYCHOLOGIE INTERCULTURELLE

Gimena PÉREZ-CARABALLO¹, Nadja Maria ACIOLY-REGNIER² et
Jean-Claude REGNIER³

TITLE

**Statistical Implicative Analysis and its use in human sciences : its contribution to
research in intercultural psychology**

RÉSUMÉ

Les zones frontalières constituent des espaces où la notion d'identité prend une signification singulière. La construction identitaire de la population qui s'inscrit dans ce territoire relève d'une grande complexité et d'une grande ambiguïté. Le but de cette recherche est d'étudier la construction identitaire dans la zone frontalière qui se trace entre l'Uruguay et le Brésil, à partir d'une dimension linguistique, telle que la présence de dialectes frontaliers. Nous nous demandons quelle est l'influence de ces dialectes appelés Portugais de l'Uruguay (PU, populairement appelé portuñol) et Portugais Gaúcho da Fronteira (PGF) sur la construction identitaire de la population frontalière. Pour cela nous avons utilisé trois outils méthodologiques tels qu'une échelle d'appartenance territoriale et linguistique, des entretiens semi-directifs et un outil projectif inspiré du T.A.T. Grâce à l'utilisation de l'Analyse Statistique Implicative, nous avons pu voir que d'après l'arbre de similarités, il n'y a pas de similarités entre le fait d'habiter à la frontière et le fait de parler les dialectes frontaliers. L'arbre cohésitif nous montre qu'il existe une cohésion entre l'appartenance territoriale nationale et l'identité nationale. De plus, et grâce à cette méthode, nous avons observé que le portuñol n'établit aucune cohésion avec le reste des items présentés à l'échantillon. Cela est sûrement dû à la non-reconnaissance qui existe envers ce dialecte, de la part de frontaliers et non-frontaliers. Ainsi, les résultats montrent que bien qu'il existe un lien entre l'identité territoriale et l'identité linguistique dans la construction identitaire du sujet, si l'on regarde au niveau statistique, nous voyons que c'est un lien de répulsion. Cela voudrait dire que plus la personne affirme qu'elle habite à la frontière, moins elle affirme qu'elle parle le dialecte portuñol. Vu que les stéréotypes négatifs associés au dialecte uruguayen PU ne sont pas présents au sein du dialecte brésilien PGF, la relation envers ces dialectes, n'est pas la même, selon que l'on soit d'un côté ou de l'autre de la frontière. La frontière évoque pour ses habitants les mots union, amitié et tranquillité, cependant des conflits non-dits qui sont de l'ordre de l'implicite peuvent être repérés. Vu les résultats que nous avons obtenu dans cette espace frontalier spécifique, nous pourrions nous demander quelle est la place attribuée aux minorités linguistiques dans ce monde globalisé où l'homogénéité semble être la norme ?

Mots-clés : Identité, frontière, territoire, langue, dialecte

¹ Doctorante en cotutelle. Laboratoire « Santé, Individu, Société ». EAM-SIS-HCL 4128, Université de Lyon, Université Lyon 2. Laboratoire GEPET, Université Federal do Rio Grande do Norte. gimenaperez@hotmail.fr

² IUFM, Université Lyon 1. Laboratoire « Santé, Individu, Société ». EAM-SIS-HCL 4128, Université de Lyon. acioly.regnier@wanadoo.fr

³ UMR 5191 ICAR – Université de Lyon – Lyon2 jean-claude.regnier@univ-lyon.fr

ABSTRACT

The notion of identity has a special meaning in the borderlands. The construction of identity is very complex and ambiguous for the people living in such areas. This research was aimed at studying the way identity is built on the borderline between Uruguay and Brazil, from a linguistic point of view, focusing on frontier dialects. We wonder what influence dialects such as Uruguayan Portuguese (UP, commonly known as *portuñol*) and its Brazilian counterpart (*Português Gaúcho da Fronteira*: PGF) have had in terms of building the identity of the people living on the borderlands. Three research tools have been used, namely a sense-of-belonging scale (geographic and linguistic), semi-structured interviews, and a projective test inspired by the Thematic Apperception Test (TAT). Through the use of Statistical Implicative Analysis (SIA), we have observed that, according to the similarity tree, there is no apparent correspondence between living in the borderlands and speaking borderland dialects. The cohesive tree shows a connection between the geographical sense of national belonging and national identity. Moreover, and via this method, we have found no cohesion between *portuñol* and the other items in the sample. This must be due to the fact that this dialect lacks recognition by those who live by the border as well as those who do not. Therefore, the results show that, even though there may be a connection between geographical identity and linguistic identity in the overall construction of a person's identity, when we look at the statistics we see that this relationship is characterized by rejection. Accordingly, the stronger a person's sense of belonging to the frontier is, the stronger their disregard for *portuñol* will be. Since the negative stereotypes associated to the Uruguayan dialect *portuñol* do not apply to its Brazilian counterpart (PGF), it must be noted that the relationships towards these dialects are different depending on which side of the border we are. The border brings to mind several words to its inhabitants, such as *unity*, *friendship* and *tranquility*; however, certain implicit conflicts can be observed. Considering the results we have gathered in this specific borderland area, we could ask ourselves the following question: What role is to be attributed to linguistic minorities in this globalized world where homogeneity seems to be the norm?

Keywords : *Identity, border, territory, language, dialect*

1 Introduction

Les zones frontalières se présentent comme des espaces où les notions de territoire, d'identité et d'appartenance prennent une signification singulière. La construction identitaire de la population qui s'inscrit dans ces espaces relève d'une grande complexité du fait d'être confrontée quotidiennement à un territoire fragmenté par une ligne qui marque le dedans et le dehors, le Nous et les Autres, l'ici et l'ailleurs. Il nous semble important d'étudier comment se fait le contact des cultures dans ces espaces si singuliers. De ce point de vue, étudier la construction identitaire dans les espaces frontaliers, considérés comme des espaces hybrides, peut aider à mieux comprendre quels sont les effets psychiques sur les individus et les groupes qui se trouvent dans un espace frontalier interculturel. On pourrait se demander quelles sont les identifications et les appartenances dans cet espace où plusieurs choix identificatoires sont possibles.

La recherche que nous avons menée (Pérez-Caraballo, 2011a) dans la zone frontalière franco-genevoise, montre que plusieurs identités simultanées sont possibles (française, suisse, européenne) sans que cela amène à une identité en morceaux. Nous avons constaté que la ligne frontalière, géographique, mais aussi symbolique, et parfois lourde à porter, induirait dans certains cas à une ambiguïté au moment de se définir. En raison de nombreux accords internationaux, les frontières spatiales à cet endroit, semblent peu à peu s'effacer, elles deviennent plus discrètes et moins visibles.

Cependant, nous ne pouvons pas affirmer que ces frontières s'effacent également des esprits, du psychisme des sujets qui habitent ces espaces. Ces frontières restent inscrites dans les mentalités et cela nous questionne sur l'inscription mentale de la frontière et les liens qui vont se tisser ou pas des deux côtés de celle-ci.

A partir de cela, nous avons voulu élargir cette recherche sur la construction identitaire dans les espaces frontaliers à d'autres frontières et pour ce faire nous sommes allés en Amérique du Sud pour travailler à la frontière brésilo-uruguayenne. Nous nous proposons de réfléchir sur la construction identitaire de la population habitant à la frontière entre le Brésil et l'Uruguay, à partir d'une dimension linguistique, telle que la présence de dialectes frontaliers. Nous nous demandons de quelle manière la construction identitaire des sujets habitant à la frontière entre l'Uruguay et le Brésil est influencée par l'appartenance territoriale et par l'utilisation des dialectes présents à la frontière tels que le *Português del Uruguay* (PU) et le *Português Gaucho da Fronteira* (PGF). Par appartenance territoriale nous entendons les attaches que les individus ont vis-à-vis de leur territoire, de leur terre. Dans ce sens, nous voudrions savoir si les personnes habitant à cette frontière spécifique vont s'identifier plus à leur pays de naissance et/ou de résidence (Brésil ou Uruguay) ou s'ils vont s'identifier davantage à la frontière.

Tout d'abord, nous allons présenter le cadre théorique de cette recherche, en explicitant quelques concepts qui, dans le but d'une meilleure compréhension de notre objet d'étude, sont issus de plusieurs disciplines. A la fin de cette partie conceptuelle, nous présenterons quelques aspects contextuels où cette recherche a eu lieu. Par la suite nous présenterons les aspects méthodologiques, c'est-à-dire, nos hypothèses de travail, les outils de recueil de données utilisés, les variables et l'échantillon. Ensuite nous parlerons des outils pour analyser ces données, particulièrement de l'Analyse Statistique Implicative (ASI), qui a été d'une grande richesse à l'heure de faire une lecture plus minutieuse de nos données. Avec cette méthode fine et intéressante, nous avons étudié *l'arbre de similarités*, le *graphe implicatif* et *l'arbre cohésitif*, comme il sera expliqué par la suite. L'ASI, instrumentalisée par le logiciel C.H.I.C, a été un outil précieux dans notre recherche dans le sens où elle nous a permis de mieux comprendre les résultats, pour pouvoir ainsi mieux les interpréter.

2 Concepts fondamentaux

Nous expliquerons d'une manière brève quelques concepts qui ont été utilisés dans cette recherche et qui vont nous éclairer sur la compréhension du phénomène que nous nous apprêtons à étudier, à savoir : la construction identitaire en lien avec l'appartenance territoriale et linguistique de la population frontalière habitant entre le Brésil et l'Uruguay. Nous allons donc présenter différents concepts qui ont fait l'objet de plusieurs recherches bibliographiques et cela dans plusieurs disciplines. Dans la mesure où notre objet d'étude touche plusieurs domaines, nous ne voulions pas nous limiter à expliquer ces concepts seulement à partir de la psychologie. Nous considérons qu'il est important d'intégrer d'autres disciplines comme la sociologie, la géographie et la linguistique afin de mieux comprendre la complexité l'objet de cette recherche. De plus, nous pensons qu'actuellement en Sciences Humaines, il est très difficile de se limiter à un seul champ disciplinaire car on travaille justement avec l'Homme, sujet de

paradoxes et de grande complexité. Chaque discipline a donc son apport et c'est grâce à cette complémentarité et à cette interdisciplinarité que nous pouvons enrichir le cadre théorique et mieux comprendre un phénomène donné.

2.1 Identité culturelle, territoriale et linguistique

Pour commencer, nous voudrions définir rapidement le concept d'identité. Il s'agit là d'un concept qui comporte un paradoxe dans le sens où l'identité est ce qui est identique aux êtres ou aux objets qui sont semblables tout en étant distincts. Elle est unique et va donc comporter des ressemblances et des différences avec les autres. Ce concept implique ainsi l'existence d'un autre car l'identité se construit dans un rapport à l'altérité et non pas uniquement pour soi.

Selon Camilleri (1980) il y aurait une dialectique constante entre deux processus contraires: d'un côté, il y a un processus d'identification par lequel l'individu se rend semblable à l'autre, et de l'autre, il existerait un processus de différenciation qui fait que l'individu prend de la distance par rapport à autrui pour le saisir comme distinct de lui.

Nous voyons ainsi que l'identité de l'individu repose sur autrui et donc sur les différents groupes d'appartenance et que le processus de construction de l'identité de l'individu se fait par l'interaction avec les autres groupes et par son insertion dans le monde social. Cela nous amène à parler d'identité culturelle et de l'importance de cette identité pour l'individu. Comme le souligne Cuche (2010 p.101) : « *la construction de l'identité se fait à l'intérieur des cadres sociaux qui déterminent la position des agents et par la même orientent leurs représentations et leurs choix* ». Ainsi, puisque l'identité est le résultat d'une construction sociale et que les groupes sociaux auxquels appartient l'individu sont hétérogènes, ce concept revêt nécessairement un caractère multidimensionnel. D'après cet auteur, l'individu intégrerait la pluralité des références identificatoires qui se présentent à lui, en ayant conscience qu'il a une identité à géométrie variable. Ces différentes références identificatoires seraient emboîtées les unes dans les autres (Simon, 1999, in Cuche, 2010). L'auteur conclut que le caractère multidimensionnel de l'identité n'implique pas que celle-ci perde son unité. Il est donc important de souligner que les identifications sont multiples, plurielles et dans une dynamique interactionnelle du fait qu'elles ne sont pas figées, mais au contraire c'est un processus qui ne serait jamais achevé.

Lorsqu'on parle d'identité nous sommes amenés à parler de culture, ainsi on est face à deux concepts à très larges spectres qu'il ne faut cependant pas confondre. Pour cela, nous allons définir sommairement le concept de culture à partir de quelques auteurs, sachant qu'il a été travaillé par de nombreux auteurs dans diverses disciplines. Néanmoins, nous nous limiterons ici seulement à la définition soutenue par Bruner (1991). Elle nous paraît particulièrement intéressante et opératoire car il définit la culture comme une sorte de boîte à outils qui va fournir à l'individu des prothèses dont il a besoin pour dépasser les *limites naturelles* posées par la dimension biologique de l'être humain. Selon lui, ce serait du fait de la culture qui nous dote de ces prothèses, que l'être humain devient capable d'aller au-delà de ses limites biologiques du fonctionnement humain. C'est ainsi que cet auteur, reconnu comme un des fondateurs de la psychologie culturelle, explique que la culture donne forme à la vie et à l'esprit de l'être humain. On voit ici la dialectique entre les dimensions biologiques et culturelles, l'universel et le spécifique propre à chaque être humain.

Si nous nous intéressons à l'identité culturelle, nous pouvons dire que dans sa définition la plus simple, il s'agit de l'identification à un ou plusieurs groupes culturels. Nous partons du principe que l'individu se réfère à une culture donnée et que cette culture est porteuse de valeurs, de traditions et de toute une série de symboles qu'il partage avec ceux qui ont la même culture que lui. Ainsi, il y aura une influence réciproque entre les différents membres qui sont au sein d'une même culture. D'abord, il est important de souligner que cette identité culturelle surgit là où apparaît la différence, c'est une manière de se démarquer et de tracer des frontières entre *nous* et *eux*. Si on ramène cela à l'identité du groupe, on peut dire que lorsque deux groupes rentrent en contact, surgira ce besoin de se démarquer. Dans ce sens l'identité de chaque groupe est unique et différente des autres.

Ces différents groupes appartiennent tous à un endroit, à un espace qu'ils investissent affectivement et symboliquement. Cet espace porte le nom de territoire et analyser l'importance de l'identité territoriale nous permet de voir comment les groupes s'approprient la *terre* qui leur sert de support matériel en assurant leur survie dans ce monde. Il est important de souligner que le territoire n'est pas un espace qui est donné d'emblée à un groupe social quelconque. Au contraire, c'est un espace qui se construit, un espace qui nécessite un investissement affectif des sujets qui habitent l'intérieur. Cette appropriation, réelle ou symbolique, de l'espace est marquée par des pratiques que les individus vont développer au sein de ce territoire, cadre de vie quotidien. De cette manière des sentiments d'appartenance vont apparaître à l'égard de ce lieu d'enracinement et des liens vont se tisser dans ce territoire où un groupe donné reste, *a priori* de manière stable. Le territoire est essentiel dans la construction identitaire du sujet dans le sens où, comme l'explique Belhedi (2006), il va contribuer à fonder l'identité du groupe et à conforter le sentiment d'appartenance.

Étant donné que nous voulons étudier, entre autres, les liens qui existent entre la construction identitaire et la langue, nous voudrions achever cette première section en abordant l'identité linguistique que peut avoir un groupe social donné. La langue est un moyen qui permet de communiquer une vision du monde dans un espace et dans un temps donnés. Cette vision du monde ne sera sûrement pas la même en fonction des cultures et des différents groupes humains. Ainsi, comme l'explique Yaguello (1988) la langue fait partie du patrimoine culturel d'un peuple et le fait que les langues diffèrent les unes par rapport aux autres, ferait que les cultures se différencient. Si on s'appuie sur ces propos, on peut dire que les individus n'acquièrent pas seulement une langue, mais qu'ils acquièrent également les normes sociales du contexte où se construit leur identité sociale et leur compétence linguistique. Cela nous amène à dire que l'utilisation d'une langue fonctionne comme un symbole d'identité. En ce sens, la langue ne serait jamais une production neutre, libre de représentations. Certains auteurs, comme Arezki (2008), vont même plus loin en soutenant que la construction identitaire se réalise quasi exclusivement dans et par la langue. Cet auteur explique que, dans la langue, le groupe va fonder son identité, et par elle, ce même groupe va à la fois s'apparenter et se distinguer. Conséquemment cela supposerait une conscience de la langue de la part de ses locuteurs dans la mesure où celle-ci serait perçue comme un élément unificateur du groupe, comme une force unificatrice au sein d'une communauté. Gomez (1995), de son côté, explique qu'il y a un fort lien entre identité sociale et identité linguistique mais que ce lien serait plus fort dans le cas de minorités linguistiques. Cette idée nous intéresse particulièrement car l'Amérique du Sud est marquée par la présence de plusieurs

langues sur un même territoire. Par exemple, au Paraguay deux langues officielles cohabitent (espagnol et guarani), au Brésil, nous trouvons une seule langue officielle mais environ 170 langues autochtones⁴ et en Uruguay qui a comme langue nationale officielle l'espagnol, on doit compter avec une variété linguistique qui se situe à la frontière avec le Brésil et qui est connue populairement sous le nom de *portugol*.

2.2 Le cas des minorités linguistiques

Souvent, lorsqu'on parle de minorités linguistiques, on fait référence aux minorités culturelles, cependant, et bien qu'il y ait des ressemblances, ce n'est pas tout à fait la même chose. D'une manière générale, parler des minorités culturelles, c'est parler de culture dominante et de subculture dominée. Les subcultures sont parfois remplacées avec le terme de *culture minoritaire*. Ceci nous fait comprendre qu'à l'intérieur de la culture globale, il y a des cultures minoritaires et des cultures majoritaires et que, bien souvent, les cultures majoritaires sont dominantes tandis que les autres sont dominées. Dans une communauté plurilingue cohabitent plusieurs groupes dont la dynamique va s'appuyer sur les différentes représentations qu'ils ont les uns par rapport aux autres. Dans le cas de ces communautés, en général, il y a une langue A considérée comme dominante et une langue B considérée comme dominée. La langue A bénéficie de représentations bien plus positives que la langue B. Ainsi, plusieurs stéréotypes vont surgir entre ces langues. La langue A sera utilisée dans toutes les instances nationales comme l'éducation, la justice et les institutions contrairement à la langue B perçue au travers de représentations surtout négatives. Toutefois deux types de stéréotypes vont apparaître : une image positive du fait que cette langue B est associée à la langue des racines, de la famille, et une image négative car elle véhicule l'inculture en ne constituant pas une vraie langue de communication sociale (Boyer, 2008). Nous arrivons ainsi au concept de diglossie proposé par Ferguson (1959) et Fishman (1961) et qui caractérise assez bien ce type de situation. Pour le premier auteur, la diglossie se situe entre deux variétés de la même langue, l'une considérée comme *haute*, l'autre comme *basse*. Pour Fishman, la diglossie renvoie à la fonction sociale de chacune de ces variétés au sein d'une communauté. Il explique qu'un certain prestige sera associé à la variété *haute* et qu'il y aura une complémentarité de ces variétés, ce qui assure la stabilité du système. En 1961 (in Yaguello, 1988 p.38) Fishman explique que la séparation des codes se fait suivant deux orientations « *une langue H (high) utilisée pour la religion, l'enseignement et d'autres aspects de la culture, et une langue L (low) employée pour les sujets quotidiens, pour la maison et la famille* ». Cette situation diglossique n'est donc pas neutre et s'inscrit dans un rapport de dominant-dominé, ce qui entraîne un conflit évident entre la langue dominante et la langue dominée. Ainsi, une certaine violence se manifeste envers la communauté linguistique qui se trouve en situation de domination, faisant de cette manière que ladite communauté subit plus de ce qu'elle choisit (Boyer, 2008).

Ainsi, après avoir compris que la situation diglossique suppose deux valorisations différentes des variations linguistiques, il est important de garder à l'esprit que malgré sa faible valorisation et son statut de non-officielle, la langue minoritaire constitue un symbole fort d'identité pour les individus qui le parlent. La nier c'est donc nier leur identité en tant que peuple. Dans le cas du Portugais de l'Uruguay (PU), que nous

⁴ D'après Jaques Leclerc, sociolinguiste québécois.

analyserons plus tard, c'est un dialecte d'héritage, un dialecte qui renvoie à la famille et qui a donc une valeur affective pour ses locuteurs. Même si la valorisation sociale de cette variation linguistique n'est pas présente ni chez ses locuteurs ni dans le reste de la société, elle est un symbole d'identité et d'appartenance. Pour finir nous dirons que les dialectes, dans un sens neutre, sont des variations linguistiques présentes dans le monde et que ceux-ci font objet de plusieurs stéréotypes négatifs. Dans la plupart des cas, les dialectes sont considérés comme inférieurs car écartés de la norme (langue standard, comme l'espagnol ou le portugais) ils ne représenteraient pas le *bon parler*. Cependant ces *parlers*, constituent la langue maternelle de beaucoup de sujets et cela nous semble capital à l'heure de les reconnaître.

2.3 Espaces frontaliers : quelles spécificités ?

Les espaces frontaliers se présentent comme des espaces complexes qui donnent naissance à différents types d'identité. Parler d'espace frontalier suppose un élargissement de la dimension spatiale de la frontière, pour la considérer comme un espace circulaire autour de laquelle vont se créer des interactions, contrairement à la ligne de frontière qui évoque surtout la fine ligne qui sépare institutionnellement deux pays. Ainsi, nous définissons les frontières à partir de la notion d'espace : la frontière vue comme une ligne-limite qui sépare les deux côtés en opposition à la frontière vue comme une région qui unit, qui crée des liens avec les deux côtés. Ainsi, la frontière peut être considérée comme le centre d'une région ou comme la périphérie d'un pays.

Leenhardt (2002) explique que la frontière est une borne que délimite et qui sépare. L'auteur reconnaît que comprendre les frontières de cette manière implique que les perceptions d'altérité et d'identité soient confrontées. Cependant, l'auteur souligne également que les frontières ne peuvent pas seulement être abordées comme des bornes séparatrices, qui représentent les limites et établissent des divisions. Il faut les aborder à partir d'une autre dimension, celle de passage, de communication et d'échanges. À partir de cette dimension qui considère la frontière comme un espace plus large, on peut dire que la frontière devient hybride et moins statique. Elle renvoie à un concept imprégné de mobilité, de transition, d'intégration et de mélange culturel, linguistique et ethnique. Cet espace de transition a la capacité, dans certaines frontières, de créer un nouvel espace d'intégration et de négociation. Ainsi, cet espace peut être vu et vécu comme une séparation, une discontinuité mais aussi comme un espace qui met en contact deux pays, comme le point de contact le plus proche entre deux pays dans un espace délimité. De cette manière, nous pouvons dire qu'en raison des flux des biens et des personnes, de l'intégration, du contact et des relations qui se développent dans certaines frontières, nous assistons à la création d'un nouvel espace. Comme le souligne Odgers en 2001, dans son travail sur l'identité frontalière entre les Etats-Unis et le Mexique, *le fait d'habiter à quelques minutes du Mexique permet de créer un espace mythique qui ne serait ni le Mexique ni les Etats-Unis, mais une sorte d'interface*.

Cette idée d'un nouvel espace ou d'un troisième espace est influencée par le fait qu'on puisse considérer les frontières comme le centre d'une région et non pas comme la séparation entre deux pays.

3 Aspects contextuels et situation linguistique frontalière actuelle

Cette section traite des aspects contextuels de cette recherche qui a été faite à la frontière entre le Brésil et l'Uruguay (Annexe 1). Notre but ici est d'apporter quelques éléments qui nous permettent de mieux comprendre le contexte dans lequel cette recherche a eu lieu. La frontière entre ces deux pays s'étend sur un total de 1067 kilomètres⁵ et est formée par les départements uruguayens de Treinta y Tres, Artigas, Rivera, Cerro Largo et Rocha. Ceux-ci ont une superficie de 55.026 km² et compteraient avec près de 400.000 habitants, ce qui représente 12% de la population total du pays. Du côté brésilien, nous trouvons l'Etat de Rio Grande do Sul avec une superficie de 280.674 km² et une population de plus de 10 millions d'habitants. Ce sont des données globales, évidemment, ces personnes n'habitent pas toutes près de la frontière, dans ce cas il y aurait 500.000⁶ personnes environ. C'est donc une frontière qui compte de manière directe (villes dans la ligne frontalière) et indirecte (villes et villages plus éloignés) avec un peu moins de 1 million d'habitants. Après avoir étudié l'histoire de cet espace frontalier, nous pouvons dire que les villes frontalières sont le résultat de luttes, de démarcation de limites et de campements militaires. Du côté uruguayen, les villes frontalières naissent pour freiner l'expansion portugaise. Tout au long de l'histoire, le métissage était au rendez-vous, d'abord entre les guaranis, les jésuites les portugais et les espagnols et plus tard, avec d'autres populations européennes qui se sont mélangées à la population locale. Lutte, métissage et hybridisme pourraient bien être des mots clés pour résumer l'histoire de cet espace autrefois en controverse.

Nous voudrions remarquer que l'actualité de cette frontière est marquée par les activités qui visent à promouvoir l'intégration et les échanges entre les deux pays. Ainsi, on trouve de plus en plus une forte articulation entre les différentes institutions qui se situent dans les espaces frontaliers. La reconnaissance, la légitimation et la diffusion de l'identité culturelle frontalière, la collecte de données sociodémographiques de la population frontalière, la construction d'un modèle de gestion décentralisé qu'intègre la réalité sociale, économique, politique et culturelle de la frontière, sont quelques unes des activités que les acteurs politiques uruguayens et brésiliens mettent en œuvre pour améliorer la qualité de vie de cette population.

En ce qui concerne la situation linguistique de cette frontière, nous pouvons dire que celle-ci diffère en fonction du côté où l'on se place. Du côté brésilien de la frontière, nous trouvons un dialecte (PGF) socialement accepté, alors que du côté uruguayen, le Portugais de l'Uruguay (PU) pose quelques problèmes d'acceptation et de reconnaissance.

Le PU est un continuum dialectal qui a comme extrêmes le portugais uruguayen rural et le portugais brésilien standard ou urbain (Carvalho, 2007). Nous sommes ainsi devant un continuum influencé par des variables sociales et par le contexte de communication. De cette manière, on trouve qu'au niveau académique et conceptuel, ce continuum a fait objet de plusieurs études qui ont pu mieux le comprendre pour mieux le définir. Cependant, ces dénominations ne sont pas utilisées par ses locuteurs, pour eux leur langue s'appelle *portugnol* (en espagnol : *portuñol*, en portugais : *portunhol*).

⁵ D'après l'Instituto Nacional de Estadística (INE). Uruguay.

⁶ D'après Fernando Pérez Alvarez (2003)

Cependant, ce nom est assez péjoratif, il fait référence à un simple mélange entre le portugais et l'espagnol et nous pensons que c'est en partie en raison de cela que ce dialecte véhicule des images négatives des stéréotypes qui ne favorisent pas ses locuteurs. La situation linguistique du côté uruguayen de la frontière a été définie comme diglossique et bilingue où la langue de prestige (l'espagnol) écrase souvent la langue minoritaire (le PU), en faisant que ses locuteurs arrivent même à nier qu'ils parlent cette langue. En plus de la parler, c'est une langue qui constitue la langue maternelle d'une grande partie de la population frontalière. Ainsi nous sommes face à une partie de la population qui a comme langue maternelle la langue représentant un grand prestige social (l'espagnol) et qui donc va l'utiliser là où seulement la *langue correcte* est admise, à savoir : l'école, les institutions, les églises, les hôpitaux, la poste, la banque, la police, etc. D'un autre côté on voit que dans cette frontière si complexe, nous sommes face à une autre partie de la population qui utilise le PU, soit parce que c'est leur langue maternelle, soit parce que les locuteurs l'ont apprise par la suite. Les locuteurs du PU parlent le dialecte à la maison, dans la rue, avec les amis, les voisins ou la famille, c'est-à-dire avec ceux qui appartiennent à ce groupe social qui utilise le PU. C'est une variété linguistique qui sera davantage utilisée ses pour raconter des histoires, pour exprimer des sentiments ou pour faire référence à l'enfance. Ainsi, l'utilisation de la langue standard et du dialecte répondent à un code d'utilisation où l'individu sait très pertinemment dans quel contexte et devant quel interlocuteur il doit utiliser l'une ou l'autre. De cette manière, la population frontalière uruguayenne a une connaissance particulière et pertinente par rapport aux différents contextes d'utilisation des différents codes linguistiques qui se présentent à eux.

Malgré quelques efforts de la part d'artistes locaux pour protéger leur langue, nous pouvons encore nous demander quel sera le destin du *portugol*, dans le sens où il y a des stéréotypes qui ne vont pas s'effacer automatiquement. Les habitants de la frontière ont assimilé l'espagnol comme un modèle de prestige afin de se rapprocher d'une identité soit disant *nationale*, ce qui a fait qu'eux-mêmes ont commencé à considérer leur patrimoine linguistique comme quelque chose de *mauvais*. Cette assimilation linguistique a entraîné énormément de choses, notamment la non-transmission du dialecte. Aujourd'hui on voit de plus en plus, une population frontalière qui ne parle pas en PU à ses enfants mais exclusivement en espagnol afin qu'ils *réussissent* ou encore qu'ils *ne soient pas mal vus*.

Du côté brésilien de la frontière, la situation est toute autre. D'abord il faut signaler que très peu d'études ont été faites sur le dialecte qui est parlé dans les zones frontalières brésiliennes avec l'Uruguay et l'Argentine. Ainsi, le *português gaúcho da fronteira* (PGF) constitue encore une grande lacune. D'après les linguistes, il constitue une variété dialectale intégrée à la langue portugaise (Behares, 2007). Malgré les simplifications et les réductionnismes qui peuvent être faits à des moments, ce dialecte n'est pas seulement *du portugais avec des traces d'espagnol*. Tout comme le PU n'est pas un simple mélange entre le portugais et l'espagnol, mais cela constitue une variété dialectale éloignée de la forme standard de la langue portugaise, ce qui n'enlève en rien à sa richesse et à sa complexité. Ainsi, bien d'autres langues et dialectes l'ont influencé, parmi lesquels on trouve le portugais brésilien et le portugais des Açores, le tupi-guarani et des langues africaines. Il est évident que parmi les diverses influences, celle de l'espagnol est particulièrement importante, c'est une influence qui est donnée par les

relations historiques qui unissent ces deux pays, par le contact culturel et par les activités commerciales qui se développent dans la région depuis plus de deux siècles.

4 Méthodologie

Cette partie vise à aborder les questions méthodologiques de cette recherche qui a comme objectif de s'interroger sur la construction identitaire de la population frontalière habitant entre le Brésil et l'Uruguay. Nous allons expliquer quelles sont nos hypothèses, les outils méthodologiques utilisés, les variables indépendantes ainsi que l'échantillon sur lequel nous avons travaillé.

4.1 Hypothèses

Hypothèse générale : La construction identitaire et l'appartenance territoriale chez la population habitant à la frontière entre le Brésil et l'Uruguay sont liées à la présence de dialectes frontaliers tels que le *Português del Uruguay* (PU) et le *Português Gaucho da Fronteira* (PGF).

Hypothèses opérationnelles :

- Hypothèse 1 : Il y aurait une relation entre le fait d'affirmer que la personne vit à la frontière et le fait qu'elle parle un des dialectes.
- Hypothèse 2 : Les dialectes présents à la frontière étudiée (PU et PGF) ne sont pas seulement un moyen de communication mais ils sont également une marque d'identité.
- Hypothèse 3 : L'espace frontalier est vécu comme un espace tiers, singulier, n'appartenant ni à l'Uruguay ni au Brésil.

4.2 Outils de construction de données

Parmi les différents outils méthodologiques que nous pourrions utiliser pour essayer de résoudre notre problématique et pour mettre à l'épreuve nos hypothèses, nous avons construit une échelle pour évaluer l'identité territoriale et linguistique des sujets, des guides d'entretiens semi-directifs et un outil projectif. Nous allons décrire très brièvement ces outils afin de bien comprendre que ce sont des outils complémentaires qui nous permettront d'obtenir différentes données, aussi bien au niveau quantitatif que qualitatif. Nous avons choisi ce croisement de méthodes, appelé *cross-fertilization* car nous pensons qu'une combinaison de méthodes peut mieux nous éclairer sur le phénomène que nous étudions. Pour mieux comprendre l'Homme en tant que sujet complexe, il s'avère important d'utiliser un croisement de méthodes qui prend en compte cette complexité, en essayant de la décrire et surtout de la comprendre. A ce propos, les travaux d'Acioly-Régnier et Régnier (2008) montrent à quel point cette approche peut être intéressante et enrichissante lorsque nous travaillons avec plusieurs disciplines. Ainsi, cette recherche ne s'appuie pas seulement sur un cadre unique où une seule méthode de construction de données règne. Au contraire, nous pensons que c'est avec une approche interdisciplinaire et avec une approche méthodologique combinée, que nous pourrions mieux saisir notre objet d'étude.

4.2.1 Échelle d'appartenance territoriale et linguistique

Nous avons proposé une échelle (Annexe 2) contenant dix items qu'il fallait classer de 1 à 10, à l'ensemble de l'échantillon afin de mesurer l'appartenance territoriale et linguistique de la population frontalière. Ces dix items se regroupaient par identité territoriale (par exemple : je suis uruguayen, je suis brésilien, j'habite en Uruguay, j'habite au Brésil, j'habite à la frontière) et par identité linguistique (par exemple : je parle portugais, je parle espagnol, je parle portugais). Ainsi on pourra voir si la personne attache plus d'importance à sa nationalité, à l'espace où elle habite actuellement ou à la langue qu'elle parle. La consigne indiquait que tous les items devaient être rangés dans l'ordre d'importance décroissante (1 = le plus important, 10 = le moins important). Nous avons analysé ces données à partir du test W de Kendall pour tenter de détecter s'il existait une tendance à un choix préférentiel. Nous avons aussi recours à une analyse des données fondée sur l'approche Analyse Statistique Implicative (ASI) développée par Régis Gras (1979) et ses collaborateurs (Gras et al., 1996, 2009) et instrumentée par le logiciel C.H.I.C.

4.2.2 Entretiens semi-directifs

Afin d'approfondir les résultats de l'échelle sur l'appartenance territoriale et linguistique, et d'aborder d'autres aspects, nous avons conduit des entretiens semi-directifs, à l'issue de la passation de ladite échelle. A cette occasion, nous demandions d'expliquer certains des rangements réalisés lors du remplissage de l'échelle du type : *pourquoi avez-vous mis que vous parlez portugais en x position ?* Ensuite, nous demandions *comment ils voyaient la frontière*, si au niveau culturel ils trouvaient que les deux pays se ressemblaient, parmi d'autres questions. Cela nous a permis d'avoir une idée plus globale sur ce que la situation frontalière pouvait induire chez les individus. Ces entretiens vont nous servir à approfondir en donnant la possibilité à la personne de nous expliquer pourquoi elle a rangé les items de cette manière préférentielle et de nous parler de la perception de la frontière et de la perception du voisin, de ceux qui habitent de l'autre côté, des traditions, et des échanges frontaliers.

4.2.3 Outil projectif

Lors de cette troisième et dernière étape de construction de données, nous avons utilisé un outil projectif inspiré du T.A.T (Thematic Apperception Test) créé par Murray en 1935 et dont la forme définitive apparaît en 1943. Dans notre cas, l'outil projectif était une photographie qui représentait un match de football entre le Brésil et l'Uruguay (Annexe 3). L'idée était de respecter l'ambiguïté de la situation, pour cela, nous avons choisi une photographie où on ne voit pas le ballon, car si une équipe avait le ballon, cela pourrait être associé à la dominance ou à une meilleure performance sportive. Il nous semblait intéressant d'étudier les aspects moins conscients de la population frontalière à partir d'une image qui allait les intéresser, justement, en raison de l'importance que ce sport a dans cet endroit. Une fois que nous avons montré la photo, nous demandions au sujet d'inventer une histoire avec un début, un milieu et une fin. Une fois que cela avait été fait nous demandions de mettre un titre à l'histoire qui venait d'être racontée.

4.3 Variables et échantillon

Nous avons travaillé avec les quatre variables démographiques suivantes :

- -sexe (homme – femme)
- -âge (jeune – adulte)
- -nationalité (uruguayen – brésilien)
- -milieu (urbain – rural)

En ce qui concerne l'échantillon, nous avons travaillé avec un total de 68 personnes qui, en fonction de nos variables, se répartissent de la manière suivante :

TABLEAU 1 – *Caractéristiques démographiques de l'échantillon*

	Sexe		Age		Milieu		
	Homme	Femme	Jeunes	Adultes	Urbains	Ruraux	
Uruguayens	20	27	19	28	20	27	47
Brésiliens	11	10	7	14	15	6	21
	31	37	26	42	35	33	

5 Résultats et discussions

Dans cette section, nous allons présenter quelques résultats obtenus à partir de nos outils méthodologiques, notamment à partir de l'échelle qui mesurait le degré d'appartenance territoriale et l'identité linguistique du sujet car c'est ici que l'utilisation de l'Analyse Statistique Implicative a été d'une importance majeure. Nous commencerons en expliquant les résultats issus du test W de Kendall et situant notre recours à l'Analyse Statistique Implicative (ASI) qui nous ont permis d'analyser les données de l'échelle obtenues sur l'ensemble de l'échantillon. Ainsi, nous cherchions à savoir s'il y avait une relation entre l'item 4 et l'item 9, c'est-à-dire, entre le fait que le sujet affirme qu'il habite à la frontière (identité territoriale) et le fait qu'il affirme qu'il parle *portugol* (identité linguistique). L'idée étant de voir si on peut apparenter une identité à l'autre. Pour cela nous avons travaillé avec le test de W de Kendall, avec le test d'indépendance du χ^2 et avec l'Analyse Statistique Implicative. Nous présenterons ici les résultats qui découlent de l'utilisation de ces trois méthodes. Voici un tableau qui retrace les dix items de l'échelle d'appartenance territoriale et linguistique, qui va de l'item 1 à l'item 10 (de Q1 à Q10) et qui montre pour chaque groupe de l'échantillon, le rang entre 1 et 10 qui a été attribué à chaque item. Nous retraçons rapidement les items de Q1 à Q10 pour une meilleure compréhension des résultats :

TABLEAU 2 – Ranger les 10 items par ordre de préférence décroissante

Q1 : je suis sud-américain	Q2 : je suis uruguayen
Q3 : je suis brésilien	Q4 : j'habite à la frontière
Q5 : j'habite en Uruguay	Q6 : j'habite au Brésil
Q7 : je parle portugais	Q8 : je parle espagnol
Q9 : je parle portugol	Q10 : je travaille/étudie à la frontière

Pour ce qui concerne le graphique 1, nous trouvons en rouge le rang de l'item 4 (Q4) et de l'item 9 (Q9), W correspond au W de Kendall, p au nombre de critères (dans ce cas nombre de sujets) et enfin 0,05 et 0,01 correspondent au niveau de risque.

TABLEAU 3 – Rang de Q4 et de Q9 au sein des différents groupes de l'échantillon

Rang	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	W=	p=	$\alpha=0,05$	$\alpha=0,01$
Global	Q2	Q4	Q8	Q5	Q10	Q7	Q1	Q6	Q3	Q9	0,1441	68	0,0276	0,0354
Uruguayen	Q2	Q5	Q4	Q8	Q10	Q1	Q9	Q7	Q6	Q3	0,5216	47	0,0400	0,0512
Brésilien	Q3	Q6	Q7	Q4	Q10	Q1	Q8	Q9	Q2	Q5	0,2763	21	0,0895	0,1146
Jeune	Q2	Q4	Q5	Q8	Q7	Q3	Q10	Q9	Q1	Q6	0,1834	26	0,0723	0,0926
Adulte	Q2	Q4	Q8	Q10	Q5	Q1	Q6	Q7	Q3	Q9	0,1280	42	0,0448	0,0573
Homme	Q2	Q4	Q8	Q6	Q1	Q3	Q10	Q7	Q5	Q9	0,1059	31	0,0606	0,0777
Femme	Q2	Q4	Q5	Q8	Q10	Q7	Q9	Q1	Q6	Q3	0,2166	37	0,0508	0,0651
Urbain	Q2	Q4	Q6	Q3	Q8	Q7	Q10	Q1	Q5	Q9	0,0923	35	0,0537	0,0688
Rural	Q2	Q4	Q5	Q8	Q1	Q10	Q9	Q7	Q6	Q3	0,3854	33	0,0570	0,0729

Selon ce test W de Kendall, plus on s'approche de 1, plus la concordance est forte. Dans ce cas, nous voyons (en turquoise) que la concordance est plus forte chez les uruguayens (0,52) et moins forte (en gris) chez le groupe d'urbains (0,09). Ainsi, on observe que tous les rangements sont significatifs avec un risque $\alpha=0,01$. En termes d'importance, la majorité de l'échantillon s'accorde pour placer Q4, c'est-à-dire « j'habite à la frontière » en deuxième position. De même, on remarque que Q4 occupe les premiers rangs (en général le deuxième) alors que Q9 occupe les derniers rangs (en général entre le septième et le dixième). On voit ainsi que l'affirmation de ces deux items est assez éloignée l'une de l'autre et que Q4 semble avoir une importance fondamentale chez les sujet frontaliers du fait qu'elle est en deuxième position pour la plupart des groupes, précédée de Q2 « je suis uruguayen ».

Pour affiner ces résultats, nous avons réalisé des tableaux qui montrent la distribution de l'échantillon selon les rangs. L'axe des abscisses correspond aux différents rangs de l'échelle que nous avons utilisé (de 1 à 10) et l'axe des ordonnées correspond au nombre de personnes. Comme nous pouvons le voir dans le graphique 1 qui concerne seulement Q4 et Q9, 19 personnes sur 68 ont placé « j'habite à la frontière » (Q4) en deuxième rang et 13 personnes sur 68 ont placé « je parle portugol » (Q9) en septième rang. Ainsi, avec ce tableau qui retrace les deux items

ensemble, nous voyons une fois de plus que Q4 est placé dans les premiers rangs alors que Q9 prend de l'importance à partir du cinquième rang.

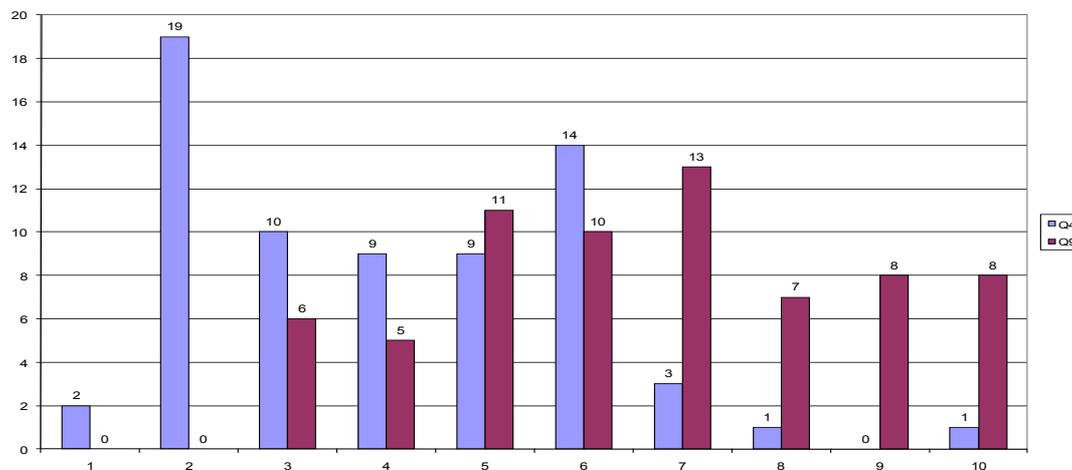


FIGURE 1 – Q4 et Q9 : distribution des fréquences des rangs sur l'échantillon

Passons maintenant aux résultats issus du test d'indépendance du χ^2 que nous avons réalisé pour essayer de voir s'il existe un lien entre le fait de dire que la personne habite à la frontière et le fait d'avouer qu'elle parle portugol (lien entre Q4 et Q9). Nous avons travaillé avec ce test statistique à un niveau de risque de $\alpha = 0.05$, (comme cela s'utilise souvent en Sciences Humaines). Ce test montre par rejet de l'hypothèse d'indépendance, qu'un lien statistique existe entre l'item Q4 (« j'habite à la frontière ») et l'item Q9 (« je parle portugol »). Si l'on regarde le tableau de contributions relatives (Tableau 42) on voit que l'adhésion plus faible de Q4 suppose une adhésion plus forte de Q9. C'est-à-dire que plus la personne affirme qu'elle habite à la frontière, moins elle affirme qu'elle parle portugol.

TABLEAU 4 – contributions relatives à la valeur du χ^2

Variable Uruguayen	Q2 situé au rang 1	Q2>1	Totaux
Uruguayen oui	11,80%	19,07%	30,88%
Uruguayen non	26,42%	42,69%	69,12%
Totaux	38,22%	61,76%	1

TABLEAU 5 – Interprétation des contributions relatives

Variable Uruguayen	Q2 situé au rang 1	Q2>1
Uruguayen oui	attirance	Répulsion
Uruguayen non	répulsion	Attirance

Ces tableaux montrent qu'il y a un phénomène de répulsion entre Q4 et Q9, et que, comme nous l'avons expliqué auparavant, plus la personne affirme qu'elle habite à la frontière, moins elle affirme qu'elle parle portugol. A partir de ces résultats, on peut dire que qu'il existe un lien statistique entre ces deux items, mais c'est un lien de

répulsion. En tout cas, ce n'est pas le lien que nous attendions. C'est-à-dire que nous espérions que l'appartenance territoriale et l'identité linguistique soient liées entre elles en étant proches au niveau des rangs. C'est à dire que l'idée, selon nos attentes, était que Q4 et Q9 allaient se placer dans des rangs proches et que donc une relation d'attraction existerait entre eux. Cependant ce n'est pas le cas, les résultats montrent que lorsque la personne affirme Q4 dans les premiers rangs de l'échelle, elle affirme Q9 dans les derniers rangs de la même échelle. On voit ainsi, qu'il y a une répulsion statistique entre ces items.

Nous allons exposer maintenant les résultats obtenus grâce à la méthode d'Analyse Statistique Implicative (ASI) qui s'est révélée extrêmement riche pour essayer de voir si un lien unit ces deux items. Nous aurions pu, ce que nous ferons plus tard, réaliser un traitement du tableau des rangs comme le suggère Régnier et Gras (2005). Ici nous avons traité les variables Q_i ($i=1$ à 10) comme des variables modales. Avec cette méthode fine et intéressante, nous avons étudié *l'arbre de similarités*, le *graphe implicatif* et *l'arbre cohésitif*, comme il sera expliqué par la suite. Les résultats donnés par la méthode ASI (Gras, Régnier et Guillet, 2009) vont dans le sens des résultats issus des méthodes explicitées auparavant. Nous commencerons par expliquer les résultats de l'arbre des similarités construit par C.H.I.C. (Couturier & Ag Almouloud, 2009) selon le critère de vraisemblance du lien au sens de Lerman (Lerman 1981). L'arbre de similarités nous permet de faire des groupes avec les variables qui se ressemblent le plus. Dans notre cas, il y a trois grands groupes, comme le montre le graphique suivant :

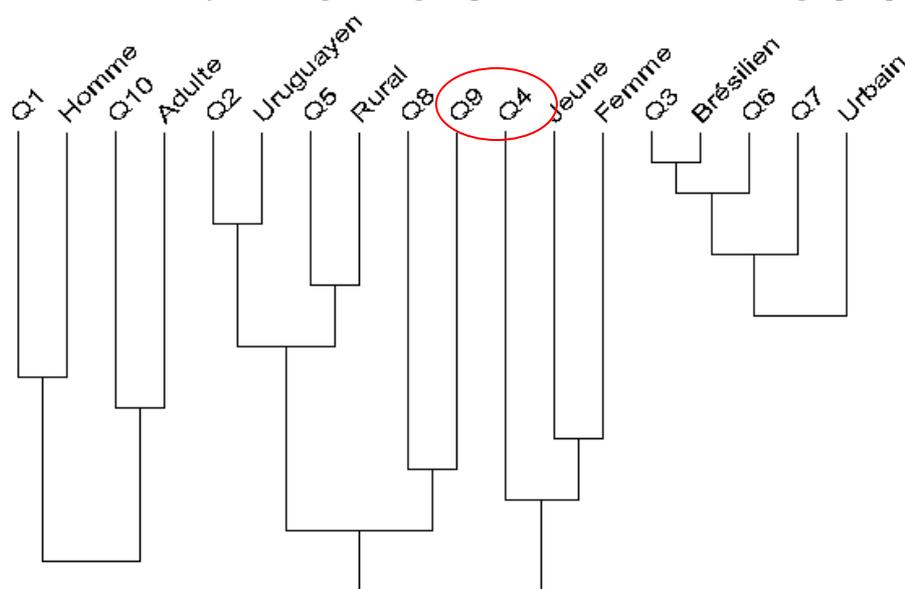


FIGURE 2 – Q4 et Q9 : arbre de similarités

Comme l'arbre de similarités le montre, nous avons trois groupes : un composé par Q1, homme, Q10 et adulte. Le deuxième groupe composé de Q2, uruguayen, Q5, rural, Q8, Q9, Q4, jeune et femme. Enfin, le troisième groupe est représenté par Q3, brésilien, Q6, Q7 et urbain. Il est important de remarquer que, plus les lignes du graphique de l'arbre descendent, moins de similarités il y en a. C'est-à-dire que par exemple, il y a plus de similarités entre Q3 et brésilien qu'entre Q8 et Q9. Nous nous intéressons

surtout à la relation qui peut exister entre Q4 et Q9 mais on voit que bien que les deux se trouvent dans le deuxième groupe, il n'y a pas de similarités entre ces deux items. Q9 (« je parle portugol ») semble avoir des similarités avec Q8 (« je parle espagnol ») mais cela se fait à un niveau assez bas de l'arbre donc ces similarités ne semblent pas être très fortes. De même, Q4 (« j'habite à la frontière ») a des similarités avec « jeune » et « femme » mais cela se fait également à un niveau très bas.

Nous passons maintenant à l'explicitation des résultats donnés par le graphe implicatif qui montre les tendances entre les différents éléments :

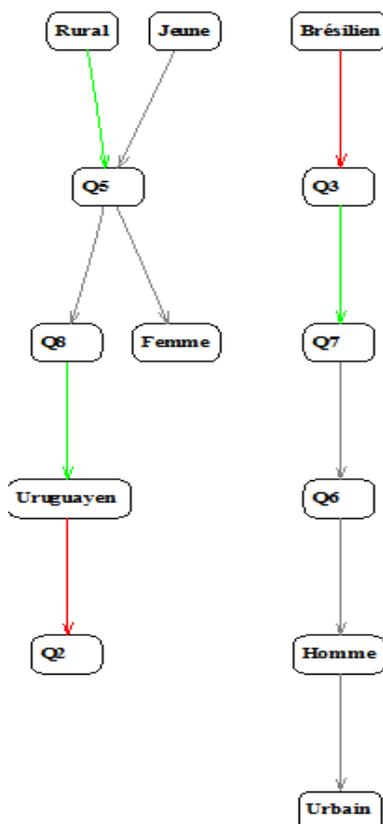


FIGURE 3 – graphe implicatif

Pour bien comprendre la signification des flèches, il est important de dire qu'il y a différents niveaux de confiance qui s'expriment en pourcentage, allant de 0,50 à 1. Ces niveaux de confiance s'expriment également avec des différentes couleurs, comme on le voit dans la figure suivante:

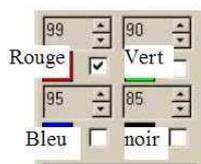


FIGURE 4 – Niveaux de confiance selon les couleurs

De cette manière, on observe que les brésiliens ont tendance à placer Q3 (« *je suis brésilien* ») au premier rang de l'échelle, et que les uruguayens ont tendance à placer Q2 (« *je suis uruguayen* ») au premier rang de l'échelle sur l'appartenance territoriale et linguistique. Cela nous montre que l'identité nationale a tendance à être placée dans le premier rang, ainsi comme nous l'avons vu dans le tableau 1. Cette situation présente un degré de confiance de 99%. Si nous descendons à 90% (flèches vertes) nous voyons que les personnes du groupe rural ont tendance à placer Q5 (« *j'habite en Uruguay* ») en premier rang. Si on descend le degré de confiance à 70%, on observe, par exemple, que les jeunes ont tendance à placer Q5 au premier rang de l'échelle. En tout cas, ce qui ressort dans ce graphe implicatif est l'absence de Q4 et de Q9, ils apparaissent seulement si on descend à un degré de confiance de 50%, donc les tendances pour ces deux items ne ressortent pas à de niveaux de confiance supérieurs.

Enfin, nous analyserons les données de l'arbre cohésitif qui montre quelle est le degré de cohésion entre les différents éléments. Le degré de cohésion plus forte correspond à 1, donc plus ou descend, moins de cohésion il y en a.

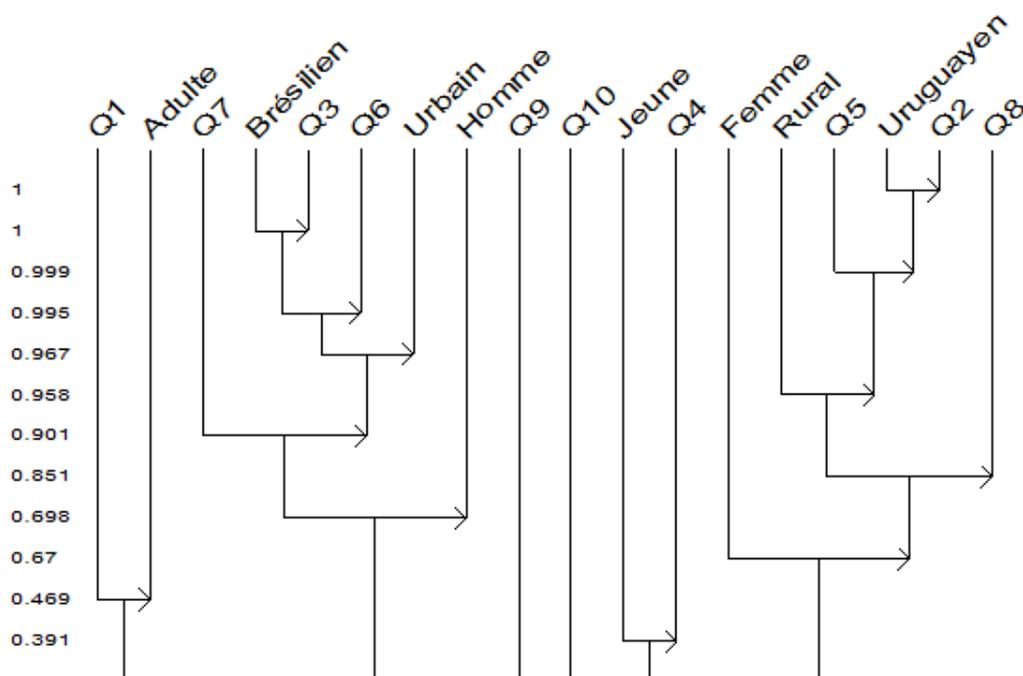


FIGURE 5 – Classification hiérarchique orientée (arbre cohésitif)

Dans cet arbre de classifications hiérarchiques ascendantes, on observe plusieurs choses intéressantes. Tout d'abord nous remarquons que Q3 et brésilien ont un degré de cohésion fort, cela va dans le sens des résultats explicités dans l'arbre de similarités. Il en est de même pour Q2 et uruguayen, mais dans cet arbre Q5 vient s'ajouter, ce qui montrerait qu'il y a une cohésion entre Q2, uruguayen et Q5 (« *j'habite en Uruguay* »). Ainsi, on voit comment il y a une cohésion entre l'appartenance territoriale nationale (Uruguay) et l'identité nationale (être uruguayen). Pour Q3 et brésilien, nous sommes

devant un cas similaire, c'est-à-dire qu'il y a une cohésion avec Q6 (« j'habite au Brésil ») mais cette cohésion se situe dans un niveau inférieur de cohésion si on la compare à la cohésion qu'il existe entre Q2, uruguayen et Q5.

En ce qui concerne la frontière (Q4) nous voyons qu'il y a une cohésion avec les jeunes mais à un degré de cohésion bas. Enfin, il est extrêmement intéressant de voir que Q9 (« je parle portugol ») reste tout seul, c'est-à-dire et n'établit aucune cohésion avec le reste des items. Cela relève de la non-reconnaissance qui existe envers ce dialecte, de la part de frontaliers et non-frontaliers.

Grâce à l'Analyse Statistique Implicative nous avons pu voir d'une manière plus détaillée de quelle manière Q9 entre en relation ou pas avec les autres items. Nous avons vu que la plupart du temps c'est un élément qui ne se relie pas et qui n'a pas de cohésion avec le reste. Cela est très significatif dans cette étude car même au niveau statistique le rejet et la non-reconnaissance de ce dialecte apparaissent.

De cette manière nous arrivons à confirmer notre première hypothèse qui affirmait qu'il y avait une relation entre le fait d'affirmer que la personne vit à la frontière et le fait qu'elle parle un des dialectes. Nous avons vu qu'il y a un lien statistique entre l'item Q4 (« j'habite à la frontière ») et l'item Q9 (« je parle portugol »), c'est d'ailleurs ce lien statistique que nous avons trouvé, qui nous permet de confirmer cette hypothèse. Cependant, et comme nous l'avons déjà expliqué, c'est un lien de répulsion qui unit les deux items et avoir vu cela, change l'interprétation que nous pouvons faire sur les résultats de cette hypothèse.

Nous avons vu que l'item 4 (Q4) apparaît notamment dans le deuxième rang de l'échelle d'appartenance territoriale et linguistique que nous avons élaborée. Cependant, Q9 apparaît surtout dans les dernières positions, de ce fait, nous pouvons voir qu'il y a une identité territoriale frontalière forte mais une identité linguistique frontalière plus faible. Un lien de répulsion relie les deux items, cela suppose que le dialecte portugol n'est pas avoué et surtout, n'est pas assumé. Il est intéressant de voir que plus l'individu affirme qu'il habite à la frontière et moins il affirme qu'il parle portugol. Nous pensons que cela signifie que le sujet ne veut pas que la frontière (territoire auquel il s'identifie fortement) soit associée à un dialecte de faible prestige social. Ici, la formule pourrait se résumer de la manière suivante : *ce n'est pas parce qu'on habite à la frontière, qu'on parle portugol*. Certes, c'est un phénomène qui n'est pas observé chez tous les sujets, toutes les personnes qui habitent à la frontière n'utilisent pas le dialecte portugol du côté uruguayen. Cependant, il y aurait entre 100.000 et 150.000⁷ personnes qui l'utilisent et cela n'est pas négligeable. Il est vrai que les personnes qui n'utilisent pas le portugol, vont certainement vouloir éloigner cette non-identité linguistique mais qu'est-ce qui se passe lorsque ceux qui l'utilisent quotidiennement, vont le nier, comme les autres ? Pourquoi le nier et ne pas avouer que cette variation linguistique fait partie de leur vie quotidienne ? Certainement, par honte et par peur d'être encore stigmatisé, encore jugé par les autres et notamment par ceux qui n'utilisent pas le dialecte. C'est ici que nous voyons qu'une souffrance identitaire est présente car ne pas avouer sa langue maternelle c'est nier, en même temps, son identité. Dans ce sens, nous comprenons pourquoi presque personne n'a voulu parler en portugol avec nous et pourquoi d'autres nous expliquent que *cette manière de parler ne peut pas être utilisée dans un entretien*. De plus, l'arbre cohésitif réalisé avec la méthode ASI nous permet de voir que c'est un

⁷ D'après Jaques Leclerc, sociolinguiste québécois.

dialecte qui ne se relie à aucun autre item, finalement c'est une identité qui reste à part, à un autre niveau. Mais l'identité est complexe et est composée de différents éléments, donc on pourrait se dire que finalement, le portugol doit être considéré comme un élément de plus. Cependant, nous ne pensons pas que les choses soient aussi simples, c'est un élément de plus, certes, mais un élément non avoué, caché, associé à la marginalisation et aux classes les plus basses. De ce fait, l'individu n'est pas fier de revendiquer son identité linguistique frontalière, au contraire, devant les autres, il s'agira de parler de ce qu'il ne parle pas d'habitude⁸ et de nier ce qui constitue son patrimoine linguistique maternel.

Nous finissons de cette manière l'analyse de H1 qui s'est révélée extrêmement intéressante pour voir les enjeux qui peuvent être cachés derrière la confirmation ou l'infirmité d'une hypothèse. Dans ce cas, H1 est confirmée car effectivement il y a un lien statistique entre l'identité territoriale et l'identité linguistique, mais lorsque nous interprétons les résultats, le lien qui les relie n'est pas forcément d'union ou d'attraction. C'est un lien de répulsion qui montre bien la situation actuelle de la frontière qui se trace entre le Brésil et l'Uruguay où la complexité linguistique est présente tout au long de celle-ci.

Passons toute de suite à l'analyse de H2. La deuxième hypothèse de travail exprimait que les dialectes présents à la frontière étudiée (PU et PGF) ne sont pas seulement un moyen de communication mais ils sont également une marque d'identité. L'analyse des entretiens semi-directifs, entre autres, nous a montré que la plupart de la population qui utilise ces dialectes, le fait en tant que dialecte et non pas seulement en tant que langue facilitatrice de la communication. Nous pensons qu'effectivement c'est une langue qui facilite le dialogue mais pas seulement. Parler un de ces dialectes exprime une marque identitaire du fait que comme nous l'avons vu, un dialecte montre l'appartenance sociale à un groupe. Parler un dialecte ou une langue n'est pas du tout neutre et au-delà des représentations, il y a une appartenance groupale qui montre bien quels sont les liens que l'individu développe avec son dialecte ou sa langue. Dans ce sens, nous pouvons nous poser deux questions : pourquoi parler en dialecte avec *ceux qui sont de l'autre côté*, alors que la compréhension est assurée tout en parlant dans sa langue ? Et, pourquoi parler en dialecte avec ceux qui sont de la même communauté alors qu'ils se comprendraient très bien dans la langue standard ? Autrement dit, pourquoi un uruguayen décide de parler en PU avec ses voisins, ses amis ou sa famille alors qu'ils pourraient parler en espagnol ? C'est la réponse à ces questions, parmi d'autres éléments, qui nous permet de dire que ce n'est pas seulement un moyen de communication, c'est une marque identitaire, car dans la définition même de dialecte on trouve les mots appartenance et identité.

Cela vient se compléter avec les différents éléments qui ressortent lors des entretiens semi-directifs : « *le portugol est une langue qui permet le dialogue mais qui au même temps affirme notre identité* », dit une femme uruguayenne de la ville de Rio Branco. Un homme du petit village de Centurión explique : « *nous avons tous le portugol comme notre propre langue* » et encore un autre homme, cette fois du village de Lapuente affirme : « *je pense sincèrement que le portugol est le symbole de la*

⁸ Dans ce sens, nous voyons que certains individus faisaient beaucoup d'efforts pour nous parler en espagnol, ce qui montrait que ce n'est pas leur langue d'usage quotidien ni sûrement pas leur langue maternelle.

frontière entre l'Uruguay et le Brésil, c'est en plus ce qui nous différencie des autres endroits ». Nous trouvons ce dernier témoignage extrêmement intéressant car il résume bien la situation linguistique de cet espace hybride dans lequel nous avons travaillé. De plus, on peut remarquer que ce dialecte ne représente pas seulement une marque identitaire frontalière mais en plus, cette marque est différente de toutes les autres, c'est la marque d'un groupe qui fait que celui-ci se différencie des autres groupes. Nous sommes au cœur de la définition d'identité culturelle que nous avons exposé au début de ce travail.

Enfin, nous aborderons ici la troisième hypothèse de ce travail (H3) qui affirmait que l'espace frontalier est vécu comme un espace tiers singulier, n'appartenant ni à l'Uruguay ni au Brésil. Avec cette hypothèse, nous voulions voir si vraiment les habitants frontaliers perçoivent leur espace de vie comme un espace unique et différent des pays auxquels ils appartiennent. D'après les résultats que nous avons obtenus, 89% de l'échantillon et 90% des personnes qui placent l'item « *j'habite à la frontière* » entre la 1^{ère} et la 5^{ème} place de l'échelle, pensent que les deux pays sont culturellement proches dans la zone frontalière. Ainsi, les habitants frontaliers estiment que ces deux pays sont très différents, mais lorsqu'il s'agit de la frontière, les périphéries de ces deux pays se mélangent, s'influencent et tissent des liens sans arrêt, ce qui contribuerait à la création d'un nouvel espace. Nous avons une majorité de personnes qui pensent la frontière à partir d'autres repères, qui n'ont pas grande chose à voir avec une ligne mais plutôt avec une région, un ensemble unifié. Dans ce sens, nous trouvons plusieurs personnes qui expriment que : « *nous vivons comme un pays de frontière (...) pour nous, c'est comme si on vivait dans un seul pays* » (Femme, Lapuente). « *C'est une ligne imaginaire, parce que dans la réalité on ne la sent pas comme quelque chose qui nous divise, ce n'est pas que vous êtes de là bas et que nous on est d'ici, non, c'est quelque chose qui est tout ensemble avec ses particularités, mais ensemble* ». (Homme, Masoller). « *Mon foyer est la frontière* » (Homme, Rio Branco). Une autre chose que nous avons pu observer c'est que parfois, vu que cet espace fonctionne *ensemble*, les notions d'espace ont du mal à correspondre avec la réalité « *tout le monde ici en Uruguay (...)* » dit un homme au Chuí, Brésil. « *Ici il y a beaucoup de gens qui ne vont pas voir le carnaval d'Uruguay, pardon, de Montevideo (...)* », disent trois femmes de ce village uruguayen. Se croire en Uruguay alors que la personne est au Brésil et confondre l'Uruguay avec Montevideo, ne sont pas des erreurs anodines, cela représente bien le flou spatial dans lequel certaines personnes peuvent se trouver, du fait, entre autres, que la vie quotidienne de la population frontalière se fait aussi bien d'un côté que de l'autre. On voit, que le sujet situe ses appartenances des deux côtés de la frontière et que sa vie se développe autour de la ligne et non pas jusqu'à la ligne. Dans ce sens, et comme l'explique Odgers (2001), si l'identification affective concerne l'ensemble de l'espace frontalier et non pas seulement un des côtés, une identité frontalière sera possible. De plus, il était demandé aux frontaliers de dire ce que la frontière évoquait pour eux, après avoir fait une étude de fréquence de mots, nous trouvons que les mots *union, amitié et tranquillité*, la définissent selon ses habitants.

Tous ces éléments qui ont été évoqués pour aborder cette deuxième hypothèse, nous permettent de confirmer cette hypothèse opérationnelle, en affirmant que la frontière est un espace qui est vécu comme un espace tiers. Cet espace serait perçu comme un territoire à part entière, qui se nourrit des deux pays, qui tisse des liens, mais qui a sa propre logique et qui a ses propres pratiques (comme la contrebande pour ne citer qu'un

exemple). L'idée d'union est bel et bien présente et cela se réaffirme par le fait que c'est le mot qui ressort le plus.

Une autre chose particulièrement intéressante est que lors de la passation de l'outil projectif, nous avons vu que l'identification à aucun personnage principal a concerné 78% de l'échantillon. Nous pouvons analyser cela comme une identification qui se fait plus au niveau groupal et moins au niveau individuel. C'est l'identité groupale qui a pris le devant sur l'identité individuelle. Cela pourrait s'expliquer du fait que le stimulus que nous avons présenté à l'échantillon, était un stimulus groupal (une équipe de football), et de ce fait l'identification est donc groupale, faisant ainsi que l'identité culturelle ressorte.

Pour finir la présentation des résultats, nous voudrions exposer la confirmation de l'hypothèse générale qui affirmait que la construction identitaire et l'appartenance territoriale chez la population habitant à la frontière entre le Brésil et l'Uruguay sont liées à la présence de dialectes frontaliers tels que le *Portugués del Uruguay* (PU) et le *Portugués Gaucho da Fronteira* (PGF). Nous pouvons confirmer cette hypothèse aussi bien du côté uruguayen que du côté brésilien. En ce qui concerne le Brésil, nous avons vu que le dialecte PGF fait partie de la culture locale comme un élément de plus, qui ne porte pas de stéréotypes négatifs et qui est accepté par ses locuteurs. Dans le cas uruguayen c'est un dialecte, comme il a été largement expliqué, qui porte nombre de stéréotypes négatifs à son égard et qui est associé à la marginalisation et à l'analphabétisme. De ce fait, c'est un phénomène qui n'est pas avoué et qui reste caché. Nous pensons que la forte appartenance territoriale frontalière (situé au rang 2 de l'échelle) est liée à l'identité linguistique, bien que dans certains cas celle-ci soit niée. C'est-à-dire que la construction identitaire est effectivement influencée par cette appartenance frontalière et par cette identité linguistique, qu'elle soit avouée ou pas. C'est une réalité linguistique présente et même dans le cas où elle est niée, elle a un poids, les efforts pour la masquer et pour la dissimuler constituent des indices qui montrent que si elle n'était pas importante, il n'y aurait pas cet effort pour la masquer. La construction identitaire des sujets va au-delà de l'acceptation ou du rejet, c'est le poids dans la vie du sujet qu'il faut également prendre en compte à l'heure de l'analyser. Ainsi, nous sommes devant une réalité assez complexe qui fait que, du côté brésilien de la frontière, le dialecte PGF est avoué et qu'avec l'identité territoriale frontalière, ils forment un ensemble qui construit et structure l'identité. Du côté uruguayen, le dialecte PU n'est pas reconnu et est nié, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il ne participe pas, avec la forte identité territoriale frontalière, à la construction identitaire de ses locuteurs. La différence si située peut-être à un autre niveau, les deux dialectes participent à la construction mais d'une manière différente, l'une dans l'acceptation, l'autre dans le rejet. Tout cela nous permet de dire qu'il semble bien y avoir un lien entre l'identité territoriale et l'identité linguistique, bien que ces liens ne soient pas de la même nature et ne se tissent pas dans les mêmes conditions.

6 Conclusion

Nous concluons ainsi ce travail qui porte sur la construction identitaire, en lien avec l'appartenance territoriale et linguistique de la population frontalière habitant entre le Brésil et l'Uruguay. Nous avons vu que l'espace frontalier et la réalité linguistique qui

s'insère au sein de celui-ci est loin d'être simple. Comme nous l'avons vu, du côté brésilien de la frontière, les aspects linguistiques ne posent pas tant de problèmes que du côté uruguayen. Les brésiliens ont accepté leur dialecte comme une partie de leur culture, voire comme une fierté. Être gaucho est souvent, source d'admiration et parler le *Português Gaúcho da Fronteira*, rentre dans cette identité comme quelque chose de positive. Ainsi, on peut dire que du côté brésilien, la construction identitaire des habitants frontaliers est influencée par leur savoir sur la terre, leur forte appartenance frontalière et leur dialecte gaucho, socialement valorisé.

Du côté uruguayen, la situation est tout autre, nous avons vu que plusieurs facteurs influencent la construction identitaire frontalière, qui à des moments se réfugie derrière un masque pour se préserver. Chez les uruguayens, ces masques fonctionnent comme des éléments qui permettent à l'individu de ne pas *perdre la face* et de maintenir une identité sociale positive face aux autres. Les stéréotypes et la marginalisation qui sont associés au dialecte Portuguais del Uruguay (PU) font que ses locuteurs ressentent une certaine honte de leur patrimoine linguistique. Leur langue maternelle n'étant pas reconnue, le sujet doit faire face à d'autres processus pour se faire reconnaître et pour se faire respecter.

Grâce à l'Analyse Statistique Implicative, nous avons pu voir que l'identité nationale ressort plus que l'identité frontalière, cette dernière ayant tendance à être placée au deuxième rang. L'arbre cohesitif (Figure 5) nous montre une cohésion entre l'appartenance territoriale nationale (Uruguay-Brésil) et l'identité nationale (être uruguayen-être uruguayen). De même, nous avons observé qu'il y a un lien statistique entre l'item 4 (« *j'habite à la frontière* ») et l'item 9 (« *je parle portugol* »), cependant, et comme nous l'avons déjà expliqué, c'est un lien de répulsion qui unit ces deux items. Selon ces résultats, plus l'individu affirme qu'il habite à la frontière, moins il affirmerait qu'il parle PU. Cela pourrait bien vouloir dire que le sujet ne souhaite pas que la frontière (cet espace de vie qui lui est cher et auquel il s'identifie) soit associée à une variété linguistique porteuse de nombreux stéréotypes et associée aux couches basses de la société.

Nous voudrions finir ce travail avec une réflexion, faite sous forme de plusieurs questions : où se situent les minorités linguistiques, aussi bien dans l'espace que dans les représentations, dans ce monde globalisé où l'homogénéité semble être la norme ? Qu'est ce qui empêche de concevoir la diversité, aussi bien linguistique que culturelle, comme une richesse pour l'humanité ? Pourquoi éliminer les différences alors que ce sont elles qui nous fondent comme individus à la fois semblables et différents les uns des autres ? Ce n'est pas justement à partir de cette même différence que notre identité se construit ? Considérer la diversité comme quelque chose de fondatrice et de définitoire pourrait être une des clés pour reconnaître la langue et culture de l'*autre*, celui qui est toujours source de méfiance et de crainte. Dépasser ces sentiments archaïques nous aiderait sûrement à aller vers l'autre et à le comprendre dans sa globalité et sa richesse.

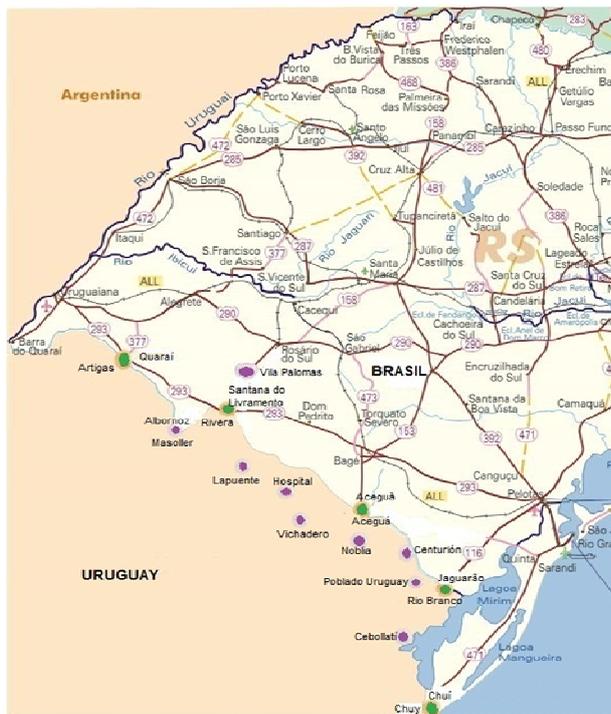
Références

- [1] Acioly-Régnier N. M, Régnier J.-C. Interprétation de graphes implicatifs : étude clinique auprès d'une chercheuse en iconographie médiévale. In Gras, R. Régnier, J. C., Guillet, F. (Eds), *Analyse Statistique Implicative. Une méthode d'analyse de données pour la recherche de causalités* (2009). *Revue des Nouvelles Technologies de l'Information. RNTI E-16*. Toulouse : Cépaduès éditions
- [2] Acioly-Régnier, N.M et Régnier, J.-C. (2008). *Culture scolaire versus culture extra-scolaire: interculturalité et questions épistémologiques, méthodologiques et pédagogiques*. Educação. Matemática. Pesquisa., São Paulo, 10: 2, p. 367-385
- [3] Arezki, A. L'identité linguistique : une construction sociale et/ou un processus de construction socio-discursive ? Synergies, Algérie, n°2 2008, p. 191-198
- [4] Belhedi A., Territoires, appartenance et identification. Quelques réflexions à partir du cas tunisien, *Espace géographique* 2006/4, Tome 35, p. 310-316.
- [5] Boyer, H. (2008). *Langue et identité : sur le nationalisme linguistique*. Limoges : Lambert- Lucas
- [6] Bruner, J. (1991). *Car la culture donne forme à l'esprit*. Paris : Ed. Georg Eshel
- [7] Camilleri, C., Kastarsztejn, J., Lipiansky, E. M., Malewska-Peyre, H. (1990). *Stratégies identitaires*. Paris : PUF
- [8] Carvalho, A. M. Diagnostico sociolingüístico de comunidades escolares fronterizas en el norte del Uruguay. In Brovetto, C., Geymonat, J., Brian, N. (Eds) (2007). *Portugués del Uruguay y educación bilingüe*. Montevideo: ANEP-CEP
- [9] Cuhe. D. (2010). *La notion de culture dans les sciences sociales*. Paris : Ed. La Découverte.
- [10] Couturier, R., & Ag Almouloud, S. (2009). Historique et fonctionnalités de CHIC in Gras, R. Régnier, J. C., Guillet, F. (Eds), *Analyse Statistique Implicative. Une méthode d'analyse de données pour la recherche de causalités* (2009). RNTI E-16 Toulouse: Cépaduès Editions. p. 279-293
- [11] Gomez, G. Entre acculturation et ethnicité : les transferts identitaires ou la dialectique du « même » et de l' « autre » en Amérique Latine. In Sud à sud : *dynamiques sociales et spatiales Amérique Latine / Méditerranée*. (2008). Aix en Provence : Publications de l'Université de Provence
- [12] Gras R, Kuntz P., Régnier J.C. (2004). *Significativité des niveaux d'une hiérarchie orientée, Classification et fouille de données*, RNTI-C-1, Cépaduès- Editions, p.39-50
- [13] Gras, R., Régnier, J. C., Guillet, F. (Eds.) (2009). *Analyse statistique implicative: Une méthode d'analyse de données pour la recherche de causalités*. Toulouse: Cépaduès Editions
- [14] Lerman, I.C (1981). *Classification et analyse ordinaire des données*. Paris : Dunod
- [15] Odgers, O. (2001). *Identités frontalières : immigrés mexicains aux Etats-Unis*. Paris : L'Harmattan
- [16] Pérez-Caraballo, G. (2011). *Identité des frontières : une identité en morceaux ?* Sarrebruck : Editions Universitaires Européennes
- [17] Régnier, J.C., Gras, R. (2005) Statistique de rangs et analyse implicative. *Revue de Statistique appliquée* (n°1) pp.5-38

[18] Yaguello, M. (1988). *Catalogue des idées reçues sur la langue*. Paris : Editions du Seuil

Annexes

ANNEXE 1 – Frontière brésil-uruguayenne où cette recherche a eu lieu



ANNEXE 2 – Echelle d'appartenance territoriale et linguistique, version en espagnol

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
Soy sud americano										
Soy uruguayo										
Soy brasileiro										
Vivo en la frontera										
Vivo en Uruguay										
Vivo en Brasil										
Hablo portugués										
Hablo español										
Hablo portuñol										
Trabajo/estudio en la frontera										

ANNEXE 3 – *Outil projectif*

